

LA DÉCOUVERTE DE L'ÊTRE PSYCHIQUE

En quête de la caverne mystique de l'âme, elle poursuivit son chemin. Tout d'abord, elle pénétra dans une nuit de Dieu. La force qui lutte et trébuche dans notre vital, cette lumière qui assiste le labeur du monde, avait succombé ; le mental inefficace abandonnait ses pensées, le cœur tourmenté, ses espoirs stériles. Toute connaissance sombrait avec les formes de l'Intellect, et la Sagesse, avec effroi, se voilait humblement la face, pressentant une Vérité trop grande pour la pensée ou la parole, sans forme, ineffable, à jamais la même. Une Ignorance candide et sacrée adorait la lumière invisible qu'elle ne pouvait ni revendiquer, ni posséder, ainsi qu'on rend un culte à un Dieu sans forme. Avec l'innocence toute simple du vide, son mental s'agenouilla devant l'inconnaissable.

Tout était aboli, à l'exception de son être intérieur nu et de son cœur soumis. Il n'y avait en elle aucune tension, aucune trace de force orgueilleuse ; les flammes arrogantes du désir avaient sombré, honteuses, simples vanités de l'individu séparé ; l'espoir des grandeurs spirituelles s'était enfui, elle ne demandait plus son salut, ni la couronne céleste : à présent, même l'état humain lui semblait trop fier. Elle n'était rien, Dieu seul était tout ; et pourtant elle ne connaissait pas Dieu, mais savait seulement qu'il existait.

Une pénombre sacrée conspirait à présent dans son cœur ; le monde n'était qu'une masse obscure, formidable et nue. Et ce Vide contenait plus encore que toute l'activité des mondes, cet état vierge percevait plus que tout ce que le Temps avait porté, ce noir là connaissait, sans le savoir, l'Inconnu tout entier. Mais tout était sans forme, sans voix, infini. Ainsi qu'une ombre qui parcourt une scène obscure, fragment de néant traversant le Néant formidable, silhouette nue d'une nuit de la personne franchissant une insondable Nuit impersonnelle, elle allait en silence, vide et absolue.

Au bout d'un Temps infini, son âme parvint à un tournant plus prometteur ; l'Immensité vacante accueillit son esprit. Enfin un changement s'annonça, le vide se brisa ; une vague ondula à l'intérieur, le monde avait frémit, de nouveau elle avait réintégré l'espace de son être intérieur. Elle ressentait un bien-être annonciateur de la proximité du But ; le ciel se penchait pour baiser la colline sacrée, l'air vibrait de passion et d'allégresse. Rose splendide sur l'arbre des rêves, le visage de l'Aurore se levait dans un demi-jour lunaire. Prêtre d'un sacrifice de joie, le Jour pénétra dans le silence recueilli de son monde ; il avait revêtu une clarté immortelle en guise de robe, entraînant le Ciel à sa suite ainsi qu'une écharpe pourpre, et portait en guise du vermillon de sa marque de caste, un soleil rouge.

Comme si un rêve d'ancienne mémoire avait pris corps, elle reconnut dans son propre mental visionnaire l'éclat impérissable de ce ciel, la douceur vibrante de cette atmosphère joyeuse et, hors d'atteinte des prétentions du mental autant que des intrigues du vital, la caverne mystique dans la montagne sacrée ; alors elle sut qu'il s'agissait de la demeure secrète de son âme.

Comme s'il se trouvait dans les profondeurs occultes d'un Élysée, ultime retraite de Vérité à l'abri du contact profanateur de la pensée, comme s'il était dissimulé dans la solitude d'un temple creusé dans le roc, refuge de Dieu contre l'agression

d'un monde idolâtre et ignorant, ce lieu était inaccessible aux perceptions intérieures du vital, échappant aux désirs impurs du cœur. Un clair-obscur enchanteur s'offrait au regard et un calme sacré s'emparait de cet espace silencieux. Une ombre inquiétante enveloppait les grands portails de pierre taillés dans le roc massif de la transe de la Matière. Deux serpents d'or s'enroulaient autour du linteau, l'enveloppant de leur étreinte terrible et pure, sentinelles aux yeux de sagesse, profonds et brillants. Un aigle conquérant les abritait de ses ailes grandes ouvertes. Flamme immobiles abîmées dans leur rêverie, des colombes en foule encombraient les corniches grises, blanches et tendres sculptures saisies en des postures de paix.

Franchissant le seuil assoupi, elle entra et se retrouva parmi d'imposantes effigies de dieux conscients dans la pierre, et vivants bien que ne respirant point, observant de leur regard perçant l'âme de l'homme, représentants exécutifs du moi cosmique, symboles pour le monde d'un invariable pouvoir. Sur les murs couverts de fresques évocatrices étaient exposés l'histoire de l'évolution de l'homme et de l'animal, le sens profond de l'existence des dieux, la puissance et la nécessité de ces mondes innombrables : le visage de ces créatures et les immensités de l'espace-temps exprimaient le message précis, inépuisable, hiératique, de l'échelle des mondes. Dans leur gloire ils se portaient garant de l'infini, ils étaient le prolongement de la personne de Dieu et, accueillant tout impartialement, abritaient ses images et ses actes petits ou grands et sa passion et sa naissance, vie et mort, et son retour à l'immortalité. Leur ascension les conduisit à la permanence et à l'éternité, à la pure existence partout identique, à la conscience intégrale et la force absolue, à la félicité inimaginable et sans forme, à la joie dans le Temps et au mystère intemporel de cet être triple qui est à la fois tout et un et pourtant n'est autre que lui-même fractionné.

Il n'y avait plus trace d'une respiration humaine, plus un son, mais seulement la vivante proximité de l'âme. Pourtant tous les mondes et Dieu lui-même se trouvaient là, car chaque symbole était une réalité apportant la Présence de ce qui lui avait donné existence. Tout cela elle le vit, le perçut intérieurement et le sut, non pas grâce à quelque pensée du mental, mais grâce à l'esprit. Une lumière qui n'était pas née du soleil, ni de la lune, ni du feu, une lumière qui résidait au-dedans, voyait au-dedans, répandant une clarté intime, faisait le mystère plus révélateur que la parole : notre vue et nos sens impliquent un regard et une perception faillibles et seule la vision de l'esprit est entièrement vraie.

Et alors même qu'elle parcourait ces lieux mystérieux, traversant des salles et des salles, passant des portes et encore des portes taillées dans le roc, elle sentit qu'elle devenait une avec tout ce qu'elle voyait. Une identité longtemps scellée au-dedans d'elle s'était éveillée ; elle se reconnut comme la Bien-aimée du Suprême, ces Dieux et ces Déesses étaient à la fois lui et elle ; elle était la Mère de Beauté et de Joie, le Verbe dans la vaste étreinte créative de Brahma, le Pouvoir du Monde sur le sein du tout-puissant Shiva, — le Maître et la Mère de tout ce qui vit, contemplant les mondes nés de leurs regards jumeaux, et Krishna et Radha à jamais enlacés dans leur félicité, l'Adorateur et l'Adorée abîmés l'un dans l'autre, et un.

Dans la dernière chambre, sur un trône d'or Quelqu'un était assis, dont la forme ne pouvait être saisie par aucun regard ; l'on ne percevait que la source inaccessible des mondes, un Pouvoir dont elle-même était une ligne de Force vagabonde, une Beauté invisible, but de tous les désirs du monde, un Soleil dont toute connaissance est un rayon, une Majesté sans laquelle aucune vie ne pourrait exister. Dès lors, tout s'en alla dans un moi silencieux, et tout devint sans forme et pur et nu.

Alors, passant un tunnel creusé dans le dernier roc, elle émergea en un lieu où brillait un soleil immortel. Une maison se trouvait là, toute faite de flammes et de lumière, et franchissant un mur sans porte de feu vivant, là, soudain, elle rencontra son âme secrète.

Une Entité se trouvait là, immortelle dans l'éphémère, se jouant de la mort parmi les événements transitoires, aux yeux grand'ouverts et pleins d'un bonheur tranquille, que ni la misère, ni la douleur ne pouvaient affecter, et d'où l'Infini posait son regard sur les formes finies : témoin de la marche feutrée des heures, éternelle, elle défendait les actes de l'instant et les scènes fugitives du jeu de l'Immortel. Selon la mystérieuse ordonnance de sa volonté, simple figurante dans la Divine Comédie, représentante consciente de l'Esprit, déléguée de Dieu dans notre humanité, compagne de l'Univers, rayon du Transcendant, elle était venue dans la forteresse du corps mortel pour jouer à la balle avec le Temps et le Hasard.

Sa manifestation essentielle ici-bas était une joie dans le monde, et la passion du jeu brillait dans son regard ; sur ses lèvres, un sourire accueillait la félicité de la Terre aussi bien que son angoisse : le rire était sa réponse au plaisir et à la douleur. Elle voyait toute chose comme une mascarade de la Vérité déguisée dans les costumes de l'Ignorance, franchissant les âges vers l'immortalité : elle était capable de tout affronter avec la paix puissante de l'esprit. Mais du fait qu'elle connaissait les labeurs du mental et du vital, ainsi qu'une mère qui perçoit et partage les sensibilités de ses enfants, elle avait délégué dans une région cachée du cœur une toute petite partie d'elle-même, un être pas plus grand que le pouce d'un homme, pour affronter la douleur en oubliant la félicité, pour prendre sa part de souffrance et endurer les blessures de la Terre et participer au labeur de l'univers.

C'est lui qui rit en nous et pleure, encaisse les coups, exulte dans la victoire, se bat pour la couronne et qui, s'identifiant avec le mental, le corps et le vital, prend sur lui leur angoisse et leur défaite, saigne sous le fouet du Destin, souffre pendu sur la croix, et pourtant demeure le moi immortel et invulnérable soutenant l'acteur sur la scène humaine. Par l'intermédiaire de ce messenger, elle nous fait parvenir ses gloires et ses pouvoirs, à travers des gouffres de misère elle nous pousse jusqu'aux sommets de la sagesse, elle nous donne la force d'accomplir notre tâche quotidienne, et la sympathie qui participe à la douleur d'autrui, et le peu de pouvoir dont nous disposons pour aider notre race — à nous qui devons assumer le rôle de l'univers lorsqu'il se fait représenter par une frêle forme humaine, à nous qui devons porter sur nos épaules le combat du monde.

C'est lui qui est en nous le dieu humble et défiguré ; au sein de ce fragment humain du Divin elle établit la grandeur de l'Âme dans le Temps, pour le porter de lumière en lumière, de pouvoir en pouvoir jusqu'à ce qu'il se tienne debout sur un pic céleste, couronné roi. Affublé d'un corps fragile mais nanti d'une puissance invincible dans le cœur, il monte en trébuchant, soutenu par une main invisible, esprit combattant dans une forme mortelle.

Ici, dans cette chambre de flammes et de lumière, elles se rencontrèrent ; elles se regardèrent l'une l'autre et se reconnurent, la déité secrète et sa déléguée humaine, l'âme calme et immortelle, et celle qui livre la bataille. Alors, dans la magie d'une transformation fulgurante, elles se précipitèrent l'une en l'autre et s'unirent.

Puis de nouveau Savitri retrouva sa condition humaine sur le sol terrestre, dans cette rustique chaumière où elle était assise en transe, entourée des murmures de la nuit sous les arbres balayés de pluie : ce monde subtil se retira profondément derrière le voile solaire de la vision intérieure.

Mais à présent le bouton de lotus de son cœur, auparavant entr'ouvert s'était épanoui et se trouvait exposé au grand jour : sous forme d'un symbole rayonnait, révélée, son âme secrète. Il n'y avait plus de mur pour séparer l'âme du mental, plus de barrière mystique pour la protéger des exigences du vital. Dans la demeure profonde du lotus, son être trônait comme sur le siège de marbre de la concentration, appelant la puissante Mère des mondes pour qu'elle fasse de cet héritage terrestre sa maison. Comme un éclair jeté d'une source de lumière céleste, évocation vivante du Pouvoir originel, une silhouette, une forme, descendit dans son cœur et fit de lui son temple et sa pure demeure.

Mais dès que ses pieds eurent touché la fleur palpitante, un puissant mouvement renversa l'espace intérieur comme si un monde entier était bouleversé et découvrait son âme : surgissant de cette Nuit de l'Inconscient sans âme ni mental, un Serpent flamboyant se leva, libéré de son sommeil. Déroulant ses anneaux il se dressa et se tint droit et gravissant puissamment, impétueusement son chemin, il effleura de sa bouche brûlante les centres de Savitri : comme si un baiser enflammé avait rompu leur sommeil ceux-ci s'épanouissaient et riaient, comblés de lumière et de félicité ; puis, au sommet de son crâne, il fit sa jonction avec la dimension de l'Éternel.

Dans la fleur de la tête, dans la fleur des fondations de la Matière, en chaque divine forteresse ou nœud de la Nature, il maintenait la cohérence du courant mystique qui relie les sommets inaccessibles aux profondeurs abyssales, le long de ce cordon de places fortes formant la fragile défense qui nous protège d'un monde gigantesque — les lignes de notre expression propre dans son Immensité. Une ambassadrice du Pouvoir originel s'installa, parée des attributs et du visage de la puissante Mère. Cuirassée, porteuse de l'arme et de l'écu, nantie d'une puissance occulte qu'aucune magie ne peut contrefaire, multiple et pourtant une elle s'assit, force gardienne : d'un geste salvateur, elle leva son bras et, symbole de quelque force cosmique naturelle, une bête sacrée s'étendit à ses pieds, les yeux flamboyants, masse silencieuse de force vitale.

Tout subit une suprême transformation céleste : brisant la paroi aveugle et muette du plus noir Inconscient, effaçant les orbites de l'Ignorance, pouvoirs et divinités jaillirent avec fougue ; chaque partie de l'être s'offrait en tremblant de joie, submergée par des vagues de bonheur et voyait sa main en chaque circonstance et sentait son contact en chaque membre et chaque cellule : dans la région du lotus de la tête dont le mental pensant avait fait son domaine actif, dans le castel du lotus situé entre les sourcils d'où il décoche les flèches de sa vision et de sa volonté, dans le passage du lotus de la gorge où naissent la parole et l'expression du mental, où l'impulsion du cœur s'élance vers le verbe et l'acte, vinrent un heureux élargissement et un fonctionnement nouveau. Les pensées de l'Immortel détournaient notre vision limitée ; les pensées de l'Immortel abolissaient la monotonie de l'intellect et des perceptions terrestres ; toutes choses exprimaient à présent un sens plus profondément divin. Une joyeuse et claire harmonie dessinait leur silhouette de vérité, réajustant l'équilibre et les dimensions du monde. Chaque forme révélait son plan occulte, dévoilant l'intention de Dieu pour laquelle elle avait été créée, exprimant ainsi l'éclatante splendeur de sa vision d'artiste. Instrument des décisions

de la toute-puissante Mère, la volonté de l'Immortel prenait sous son tranquille contrôle les mouvements aveugles et errants du vital ; auparavant citoyen d'une république libertine de désirs et de nécessités, puis assujetti au gouvernement désorganisé du mental, le vital obéissait maintenant à une loi plus divine et chaque acte devenait un acte de Dieu.

Dans le royaume du lotus du cœur, l'amour chantant son pur hymne d'hyménée faisait de la vie et du corps les miroirs d'une joie sacrée où toutes les émotions étaient offertes à Dieu. Dans le vaste domaine impérial du lotus ombilical, ses fières ambitions et ses luxures insatiables, domptées, devenaient les instruments d'un grand calme, brandis pour accomplir un travail de Dieu sur le sol terrestre. Dans les provinces vaines des centres inférieurs les plus étroits, le jeu puéril des minuscules désirs quotidiens était changé en une ronde charmante et turbulente, une cavalcade de petits dieux jouant avec la Vie dans le Temps. Dans le lieu profond où auparavant sommeillait le Serpent, les pouvoirs géants de la Matière étaient réquisitionnés pour entreprendre des travaux à grande échelle dans l'espace étroit du vital : une base ferme était nivelée pour recevoir la puissance du Ciel en train de descendre.

Derrière tout cela régnait, souveraine, son âme immortelle : ayant écarté le voile d'Ignorance, alliée des dieux, des entités et puissances cosmiques, elle bâtissait l'harmonie dans l'état humain ; entièrement offerte aux mains de la grande Mère des Mondes, Savitri n'obéissait qu'à son unique tâche suprême, dans l'énigme du monde de l'Inconscient.

Tout en tolérant l'apparence de l'Individu et le rôle de la Nature, un esprit secret qui se tient en arrière plan et supporte toute chose, est maître et témoin de notre vie ignorante. Mais dès que les portes secrètes ont volé en éclat, alors, rejetant son voile, ce monarque vient au premier plan de la Nature ; une Lumière descend dans l'Ignorance qui relâche l'étreinte de son nœud dur et blessant : le mental devient un instrument maîtrisé, et le vital un reflet et symbole de l'âme. Tout grandit avec bonheur vers la connaissance et la félicité. Une divine Puissance s'empare ensuite de la Nature et dirige les mouvements de notre corps et de notre mental ; instigatrice de nos espoirs passionnés et de nos rêves, despote bien-aimée de nos pensées et de nos actes, elle coule à travers nous de toute sa force sans mesure, ivresse et pouvoir de l'Immortel incarné en des membres mortels. Une loi de beauté intérieure modèle notre vie ; nos paroles expriment le discours naturel de la Vérité, chaque pensée est une ondulation sur un océan de Lumière. Alors péché et vertu quittent l'arène cosmique ; ils ne se font plus la guerre dans notre cœur enfin délivré : nos actes s'accordent au bien naturel et simple de Dieu ou servent les lois d'un Droit céleste. Tous les mouvements désagréables, mauvais ou faux abandonnent leurs positions dans une furieuse débâcle et vont cacher leur honte dans la pénombre du subconscient ; alors, du mental s'élève un cri de victoire :

"O mon âme, mon âme, nous avons créé le Paradis ; intérieurement, nous avons trouvé ici même le royaume de Dieu, sa forteresse bâtie sur un monde ignorant et agité. Notre vie est canalisée entre deux rivières de Lumière, nous avons transformé l'espace en un abîme de paix et fait du corps un Capitole de félicité. Quoi d'autre, quoi d'autre espérer, si tant est qu'autre chose doive encore être accompli ?"

Au cours du lent processus évolutif de l'esprit, durant cette brève période entre une naissance et une mort, un premier degré de perfection est enfin atteint ; fait de la substance de notre nature en guise de bois ou de pierre, un temple prend forme où

les dieux supérieurs peuvent élire domicile. Même si le monde en lutte est laissé pour compte, la perfection d'un seul homme peut encore sauver le monde. Un nouveau rapprochement avec les cieux a été gagné, les premières fiançailles de la Terre et du Ciel sont célébrées, solide concordat entre la Vérité et la Vie : un camp de Dieu est dressé dans le temps humain.

Fin du Chant 5